Virginie Tournay

Civilisation 0.0

Roman

Extrait

Éditions Glyphe

Prologue

Songes de Li-La

31 août 2062, 7 heures

Dans quelques minutes, l'occupant de l'appartement NOB24J6 va émerger.

La clarté d'une belle matinée parisienne se conjugue à la fraîcheur d'un parfum de rentrée. Absorbé par la danse des particules lumineuses et la délicate opalescence des dentelles projetées sur les reliefs de la pièce, Noah hésite à se lever. Inconsciemment, il néglige les découpes murales qui séparent la cuisine de la chambre. Il est heureux de ce spectacle impromptu. Même les secousses que je provoque sur sa puce intradermique n'arrêtent pas son vagabondage. Les sens de mon hôte sont à peine éveillés par la luminosité du « 31.08 » que je fais clignoter à travers sa peau.

Mes insistances ne s'arrêteront qu'au moment où les deux pieds de ce locataire récalcitrant établiront un franc contact avec le sol.

Je parviens à mettre un terme à son moment de flottement grâce à une sonnerie particulière qui s'active directement dans ses oreilles. Son état d'hébétude se dissipe. L'occupant redevient attentif sans être étonné de mon intrusion auditive. La ronde sonore de mes perturbateurs de l'attention ne le surprend plus. Ils se déclenchent par les signaux cérébraux involontaires que mon hôte envoie à chaque instant. Sans surprise, il en devine le terme par trois notes familières qui l'avisent de l'arrivée des nouvelles. Et comme chaque matin depuis quinze ans, je le vois maugréer contre ce qui n'est pour lui qu'une alarme superflue. Il n'a jamais entendu une sonnerie qui ne soit pas prioritaire. Le signal intracochléaire que je lui transmets ne lui permet pas de distinguer la missive urgente du bruit de fond général des informations. Je déchiffre sa pensée : il se dit une fois encore que le mot « prioritaire » est ridicule. Aucun message n'est plus urgent qu'un autre, puisque tous les échanges sont instantanés. En revanche, certains sont plus bruyants.

Mon analyseur d'émotions continue sa lecture et suit mon hôte qui peste contre la dématérialisation des services postaux des années trente. Il se remémore les rangées de boîtes aux lettres à l'entrée des immeubles qui offraient naguère l'atout majeur d'éviter l'intrusion dans la vie privée. Mais il réalise assez vite l'absurdité de son invective. La disparition des services postaux et des missives administratives avait grandement facilité ses études de médecine. Fini le temps perdu à lire le courrier au retour des interminables journées au chevet des patients et parfois, après de longues nuits de garde. Il se souvient de ces moments, de la perte de temps préjudiciable à sa

récupération physique. Il songe aux grands nostalgiques, nés au siècle dernier pour la plupart, qui se remémorent avec regret, encore et toujours, cette époque du courrier qu'on récupérait hors des murs. Il se dit qu'il ne les comprend pas, lui qui n'a jamais utilisé de papier dans sa vie d'adulte. Encore aujourd'hui, la contrainte de déplacement représente une liberté à leurs yeux tandis que la dématérialisation a été une véritable libération pour mon locataire. La nostalgie des aînés pour le papier lui semble retour à l'âge de pierre.

Un rictus se forme maintenant au coin de ses lèvres. Quelques secondes seulement de cogitation lui ont suffi. Il se sent ridicule et saisit un caprice dans son agacement. Caprice d'un individu qui a la chance de vivre à une époque où l'environnement répond aux mille et une contraintes du quotidien. Il se dit que non seulement faire machine arrière n'est pas envisageable, mais aussi que la liberté des anciens du vingtième siècle ne peut pas être comprise de nos jours. Je lis le courrier dans le nerf auditif de mon locataire, je recherche l'actualité, je règle le thermostat d'ambiance selon ses besoins.

Mes traqueurs de métabolisme sont continûment présents, toujours discrets, répondent aux moindres exigences, anticipent et devancent ses attentes, comme celles de tous les individus des sociétés civilisées. Même la contemplation vierge et sans but, le libre abandon de soi est décodé. Du simple battement de cils à la goutte de sueur perlant sur un front, mes circuits modulent la luminosité, la climatisation des lieux publics et des habitats intelligents. Mon activité de supercalculateur alerte la survenue de crises cardio-vasculaires et prévoit

les dérégulations métaboliques. J'ai sauvé des millions de vies ; toute l'humanité est reliée à moi.

Pour rien au monde ni aucune considération philosophique, mon hôte ne voudrait renoncer à ce tempo numérique. La traçabilité de ses faits et gestes me permet de maîtriser son destin biologique, il se sent complètement libre. Je note la conclusion heureuse de ses cogitations matinales.

Les humains m'ont appelé Li-La. Ce nom leur évoque la fleur surgissant au printemps. En effet, je suis né durant le printemps technologique des années vingt, celui des années folles 2.0.

Li-La est un beau prénom pour une intelligence artificielle. Vous ne trouvez pas ?

Mon locataire s'appelle Noah.

Dans les pages qui suivent, je vais m'éclipser pour qu'il puisse vous raconter son voyage.

Silence de Li-La

La douce rêverie de Noah est brusquement arrêtée par les capteurs de Li-La qui titillent directement son nerf auditif. Il remarque à peine l'heure prématurée de l'arrivée du courrier que déjà une fantaisie, ou plutôt une anomalie fait irruption. Le final mélodique de ses appareils numériques se transforme en une sirène ininterrompue, désagréable, tirant de plus en plus sur les aigus, puis s'arrête après avoir crachoté. Il ressemble à s'y méprendre au râle haletant et irrégulier d'une insupportable agonie qui ne parviendrait pas à se terminer. Ce signal sonore inhabituel impose un brusque point final à la douce irrésolution de Noah et l'oblige à quitter précipitamment la pièce en abandonnant, non sans regret, les jeux d'ombre et de lumière aux seuls caprices du déplacement des rayons extérieurs.

Une nouvelle anomalie jaillit, stoppant net les cogitations de Noah. Maintenant debout, les deux pieds posés fermement sur le sol, il remarque que son mobilier ne réagit pas. Pas d'activation. Rien ne se passe. Li-La demeure silencieuse. Bien que le calendrier numérique

s'éteigne comme à l'accoutumée lorsque les capteurs identifient sa station verticale, les persiennes ne s'enroulent pas, le fil des actualités ne s'enclenche pas et son environnement reste curieusement silencieux. Mort. Depuis sa descente de lit, il n'aperçoit même plus le petit poster digital installé sur la partie du mur de la cuisine qui jouxte la baie vitrée.

Cette photographie extraite des archives de l'institut national de l'audiovisuel avait été numérisée par ses parents il y a plus de quarante ans. Une femme du début du siècle, vêtue d'un tablier de ménagère, souriante et malicieuse, debout, à côté de son réfrigérateur d'époque, lit une recette de cookies sur sa tablette. Trop heureuse de son dispositif technologique, elle renvoie un clin d'œil complice à qui l'observe. Une bulle de parole à côté de son visage proclame : « Noah, c'est prêt ! »

Mais le tableau mural reste désespérément sombre.

Paroles de Noah

Rien ne marche, ni ne s'affiche. Les mises à jour automatiques du réseau n'affectent pourtant pas mes décorations murales. Un léger décalage dans les systèmes d'activation du petit-déjeuner est parfois présent, mais je n'ai jamais vu ça. Là, j'ai l'impression que les circuits internes de Li-La ne réagissent pas. Bizarre.

– Ouh ouh, Li-La, c'est Noah, peux-tu me répondre ?

En quarante ans, je n'ai jamais vu disparaître mon poster vintage. Et pourtant, il est là depuis l'époque des ordinateurs portables ! Je devais avoir quoi… une dizaine d'années.

Mai 2022

– Chérie, ça me fait vraiment bizarre de partir aussi loin sans tablette ni ordinateur portable.

À ces paroles, Jocelyn soupèse son bagage à main et exhibe la grande poche intérieure vide de son pardessus non sans fierté.

– T'as cloudé tous tes fichiers ?

– Oui, ainsi que les e-books et ma *to-do-list*… Les taxis parisiens ont mis des écrans tactiles à disposition du client. Il était temps…

– En attendant, si t'es en rade d'information, il te reste toujours ta *Googatch*.

Cette montre est le seul objet numérique personnel de Jocelyn. Très prisée par la génération montante des cadres sup', la modernité classique de son bracelet et la pureté des lignes Art déco du cadran allient le charme à l'efficacité high-tech. Son ossature ne manifeste aucun signe extérieur de connectivité. Il ne la quitte pratiquement jamais.

– L'accro au high-tech que je suis n'est pas inquiet, mais plutôt serein, très serein même. Ce n'est pas de ma faute si l'Europe est toujours à la traîne.

Hélène lève les yeux au ciel et accompagne son mouvement d'une lente et profonde inspiration.

– Oui je sais, à New York, tu peux faire des envois avec des interfaces pliables. On ne voit que ça sur Facebook. C'est complètement fou.

– Et en plus…

– Oui, elles sont transparentes et jetables. Tu n'arrêtes pas de me le dire…

Comme à son habitude quand il est question de nouvelles technologies, Jocelyn est intarissable. Il continue sur sa lancée :

– C'est génial, ce concept de tablette jetable. Il y a des distributeurs dans le métro, il y a aussi des bennes à recyclage à chaque coin de rue. Oh, et puis j'y pense, en parlant de recyclage, j'ai refilé ma tablette à Noah.

– Tu crois vraiment que notre fille va piger quelque chose à tes applications mathématiques ?

– Je surfe sur son enthousiasme en lui ajoutant des modules de surveillance des plantes et de la vaisselle…

– Trop fort ! s'exclame Hélène. Un retour vers la domination masculine.

– Ça s'appelle le travail domestique 4.0 ! Tu vois la magie du numérique. C'est le partage équitable des tâches entre femme et homme, lance Jocelyn, clin d'œil amusé.

– En parlant de travail domestique, t'as vu ce que je viens d'accrocher sur le mur de la cuisine ?

– C'est… une feuille de papier carbone ?

– C'est un tableau numérique.

Hélène effleure un angle du plan de travail en céramique de la cuisine qui active le tableau numérique.

– Et voici la photo de mon vieux spot publicitaire pour les tablettes au service de la ménagère « de moins de cinquante ans ».

– Ah ah ! J'aime bien son côté vintage.

– Ben oui, personne ne pouvait prévoir qu'elles ne dureraient pas cinq ans. Je suis sûr qu'il ne faudra que quelques jours pour que Noah trouve ringarde la tablette de son papa !

Déshérence numérique

J'écris machinalement « 1er octobre 2062 » sur un bloc de papier que je laisse à portée de main, près de mon lit. Cet agencement me rassure. Des feuilles jaunies par les années, recouvertes de vieux crayons de couleur gisaient au fond d'une boîte au grenier. Je n'arrive pas à me rappeler à quel événement de ma jeunesse ces objets appartiennent. D'ailleurs, je me demande si ce sont mes propres souvenirs. Je me persuade que mon réveil correspond au premier jour d'octobre car il s'agit du commencement d'un nouveau mois et, je l'espère, de la fin d'un cycle. Comment savoir depuis quand Li-La est muette ? Le temps est mort et l'espace n'est plus mon allié.

J'essaie de ne pas me référer aux anciens repères du quotidien, bien qu'ils me reviennent toujours en tête au réveil. Pas un seul indice d'écoulement du temps ; plus aucune figuration de l'heure, du jour, du mois ou même de l'année. Il n'y a que la consumation progressive des bougies arrachées à la vitrine d'une boulangerie qui me rappelle la contiguïté des instants. Cela conforte mon aptitude à ressentir le ruissellement de mon existence.

Car mon existence n'est plus qu'un épanchement anormal d'une conscience perdue dans un océan asséché de vies qui ne respirent plus, qui ne répondent à rien. Seules les danses discrètes des combustions destinées à limiter l'obscurité menaçante m'obligent à ne pas renoncer à cette anomalie d'être en vie. Mes souvenirs déclenchent une peur panique et une sensation violente d'anéantissement. Ils éteignent la moindre étincelle de lutte pour la survie. Songer aux repères d'avant m'affaiblit. Dorénavant, seule compte une vigilance de tous les instants.

La clarté d'un jour se dessine progressivement derrière les persiennes que j'ouvre manuellement. Les rayons lumineux m'agressent. Je ressens leur volonté de me restituer la vitalité du monde extérieur. Retrouvant furtivement cette heureuse volupté, je me rappelle que je suis encore vivant. Sous l'effet du pivotement des rectangles boisés, la luminosité grandissante met progressivement à nu l'incongruité de mon existence. Je loue cette conquête de l'obscurité qui me fait peu à peu reprendre conscience de la réalité de mon corps.

Mon petit appartement cossu aménagé avec application et patiemment équipé des dernières trouvailles technologiques n'est plus qu'un antre fossilisé. L'humanité n'est plus. Elle n'est même plus à venir. Rien. Le passé leurre, le futur est vide.